Nouvelle de Pierre Siegenthaler : Monsieur Frédéric

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **11 (1981)**

Heft 9

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

sements m'accueillirent. Kleist avait composé un texte à ma mesure: j'avais à divaguer un peu, à paraître inattentif et tourmenté. Je répondais n'importe quoi et c'était n'importe quoi qu'il fallait répondre. Puis le jeu des répliques s'organisa, ma mémoire me revint et je dis mon texte sans une défaillance, sans un accroc, jusqu'aux applaudissements du public, jusqu'aux effusions des acteurs, car le petit homme nommé Kleist en avait décidé ainsi dans son texte.

Je me suis laissé prendre au jeu. Je tremble un peu. Ma voix se casse. Je prie Agnès de me parler d'elle: je suis venu pour cela. Nous bavardons sans aucune conscience de l'heure. Les bougies se sont consommées depuis longtemps. Nous avons allumé le lustre. La lumière est crue, comme sur un plateau lors d'une répétition. Nous sommes défaits, fatigués, mais nous ne faisons plus attention au décor (ou au manque de décor). Elle m'entretient de l'ami de sa mère, le petit bossu dont j'avais entendu parler. En fait il n'était pas bossu, mais seulement détesté d'Agnès d'où ce surnom dû à la rage d'une enfant. La petite l'avait craint. Il avait paraît-il les doigts chargés de bagues et quand il lui caressait les cheveux, comme pour se faire pardonner le mal qu'il allait lui faire, ses bagues heurtaient le front d'Agnès. Cela semble vrai. Plus Agnès me parle d'elle, plus je m'éveille de ce rêve où je vis depuis cinq ans et où le théâtre m'a tenu lieu d'univers. Je décide de lui raconter aussi Nathalie.C'est une actrice qui jouait le rôle de Nathalie dans le Prince. Agnès n'exige pas de connaître son vrai prénom. J'ai aimé la princesse Nathalie à la ville comme à la scène, une saison. Le fameux soir d'Avignon, c'était elle qui m'avait jeté dans le cercle de lumière. Elle m'avait ordonné: «Surtout n'oublie pas de sourire!», puis elle m'avait saisi la nuque d'une main glacée. Elle avait, je m'en souviens, une trace de fard qui lui agrandissait la bouche d'un côté. C'était avec ce masque qu'elle m'avait tendu ma chance. Comme je la dévisageais elle avait essuyé sa bouche trop grande et son sourire avait dessiné un angle aigu atroce. Mais ses yeux! Pour la première fois, je voyais ses yeux! A la fin del'été c'était fini. Elle cherchait — j'ignorais que cela existât — un amour sans amour. Nous ne pouvions plus tricher, lors de nos promenades à travers la beauté décadente des arbres. D'autres actrices ont tenu le rôle. Je ne les connaissais pas. Nous récitions seulement.

Nous nous faisons une tasse de café pour effrayer le sommeil. Et c'est un échange: Agnès a aussi quelque chose à me raconter. Hier après-midi, avant la représentation du Pirandello, elle m'a poursuivi de terrasse en terrasse. Elle a remonté le canal, inattentive aux fleurs , bousculant les touristes qui les photographiaient. Elle a passé un pont, un autre, comme un cerf traverse l'eau pour brouiller sa piste. Elle s'est mise à courir. Au fur et à mesure que les ombres s'allongeaient son optimisme s'effritait. Elle est montée au château pour ne rien négliger. Les portes en étaient fermées. Elle a dégringolé les ruelles en escaliers, pleines d'angles brusques, et sa course ressemblait à une fuite. Lasse, elle s'est dirigée vers le lac. Elle s'est promenée dans le jardin public, sans hâte, désenchantée. Elle m'a cherché en pleurant derrière chaque promeneur, derrière chaque massif de fleurs encombré d'abeilles. Nous ne nous sommes pas rencontrés.

Le soir j'ai joué. L'air était d'une douceur exceptionnelle. Elle a aimé ma voix, ma démarche, tout cela que j'avais appris par cœur. Après la représentation elle a tenté de venir à moi, contre la foule, comme une nageuse pressée de toutes parts. Elle donnait des coups de talon, comme quand on se noie. Un moment, elle a pénétré dans la zone aveuglante d'un projecteur. Elle a fermé les yeux. Elle a levé une main et sa main devait sentir la fraîcheur du soir. Et elle s'ouvrait et se fermait comme un astre, avec les rayons de ses doigts. Et je ne l'ai pas vue.

Dehors, le petit jour pointe. Mirvan nous a probablement entendus. Il descend lourdement. Ce n'est pas lui qui va nous séparer à présent. Je prends cette main qui m'a échappé. Je baise très tendrement l'extrémité des doigts. Je suis devant elle, un genou en terre, comme jadis les chevaliers. Je lui saisis la nuque avec douceur. Son visage s'incline vers le mien. Je me noie dans ses yeux au moment où Mirvan pousse la porte.

Est-ce la lumière électrique? Est-ce notre attitude figée dans un rôle qu'il cherche à se remémorer? Le vieux comédien rate son entrée. Pour la première fois, il ne sait pas son texte. Il lui manque la seule chose que l'on n'enseigne pas à un acteur: applaudir. Nous sommes le spectacle. Et lui, public mal éveillé, reste les bras ballants. Et il ne trouve rien à dire.

Le jour nouveau pénètre comme un siècle nouveau. Et Mirvan a alors ce mot admirable: «Je vous cède le pas.»

Et il recule lentement dans l'ombre.

P.-Ph. C.

Monsieur Frédéric

Nouvelle de Pierre Siegenthaler

«Monsieur Frédéric», comme on l'appelait dans la maison, avait tout lieu de se montrer fier de sa situation. Directeur général d'une firme florissante, il occupait par ailleurs l'un des sièges radicaux — le parti majoritaire — au Conseil de la petite cité industrieuse où il était né une cinquantaine d'années auparavant. Il présidait également aux destinées de la Société de Tir, dont il était l'un des fins guidons et dont les succès ne se comptaient plus, comme en témoignaient les nombreux trophées glorieux qui emplissaient deux énormes vitrines de chêne, dans la grande salle de l'Hôtel des deux Clefs, au premier étage.

«Monsieur Frédéric» était donc un homme efficace et considéré. Très grand, sa nuque haute et raide portait une tête curieuse, semblable à un œuf au sommet duquel aurait poussé un fin duvet roux et frisé, légèrement grisonnant. Le vaste front dégagé surmontait deux petits yeux pratiquement dépourvus de sourcils, d'un extraordinaire gris clair, comme délavé, et qui impressionnaient par leur fixité. C'était là le regard d'un homme habitué à voir loin, le regard même du tireur se coulant le long du canon d'acier bleui, pour embrasser en une vision synthétique le cran de mire, le guidon et la cible, là-bas, irréelle et fascinante comme un œil vide.

C'était le regard qu'il posait sur toute chose, dossiers confidentiels, fiches de paie, ouvrières étrangères sagement alignées devant leurs machines automatiques peintes en gris, du même gris clair que les yeux de «Monsieur Frédéric». Il faudrait parler aussi des oreilles, menues, collées très haut contre les tempes glabres, de la bouche, petite, mais charnue, la lèvre inférieure surtout, surmontée d'une courte moustache poivre et sel, soignée, mais rare; et enfin du menton, parfaitement rond, et que sa profonde fossette verticale apparentait aux fesses de porcelaine d'un Amour rococo. Du nez, insignifiant et rond du bout, il n'y avait

rien à dire, mais étonnamment large apparaissait l'espace le séparant des lèvres, en dépit de la moustache. Pourtant, ce qui frappait dans ce visage, c'était sa carnation rose et son aspect poupin qui ne faisaient qu'accentuer la pâleur du regard.

Pour le vêtement, «Monsieur Frédéric» portait invariablement le même type de costume gris foncé, d'une coupe démodée, et dont le pantalon un peu court, au pli impeccable, découvrait les chaussures noires polies comme marbres. La chemise d'un blanc immaculé s'ornait d'une cravate bleu pâle ou gris argent, maintenue en place sur l'estomac par une épingle de métal jaune.

Au travail, «Monsieur Frédéric» avait la réputation d'un homme dur, omniprésent et omnipotent. Il voyait tout, savait tout, faisait trembler chacun.

Pourtant on ne l'avait jamais vu en colère, ni même énervé. Au contraire. Mais quand il passait dans les ateliers, entre les rangées de machines, de son singulier pas court, rapide et aérien, les bavardages cessaient, les échines se courbaient, les nuques se raccourcissaient, et on ne pouvait se défendre un instant du sentiment que la fabuleuse activité qui régnait dans ces lieux, ces mille gestes précis, cette riche rumeur presque joyeuse, il en était l'ordonnateur unique et le maître absolu.

Il n'adressait jamais la parole à un ouvrier, se contentant pour être obéi de faire aux nombreux chefs d'ateliers en blouses rouges les remarques diverses que lui inspiraient ses visites quotidiennes. Et lorsque assis derrière son vaste bureau toujours impeccablement rangé, il s'adressait à l'un de ses subordonnés resté debout, c'était avec une surprenante voix de tête qui aurait pu laisser croire à une timidité d'enfant.

Ses ordres pourtant étaient brefs, clairs, concis. Il appartenait aux chefs d'ateliers d'en dégager les modalités d'application en les adaptant aux nécessités de leurs divers services. Ils n'y manquaient pas, chacun selon son tempérament, aussi les regards fulgurants, les brusques éclats de voix, les altercations soudaines étaient-elles monnaie courante dans tous les départements, spécialement en début et en fin de semaine. Et si un ouvrier avait une réclamation à formuler, invariablement son chef lui suggérait avec un fin sourire:

— Vous devriez en parler à Monsieur Frédéric!... et les choses en restaient là généralement. La production avait tout à y gagner, d'autant que M., le patron, partagé entre ses croisières, ses safaris et ses résidences secondaires faisait à «Monsieur Frédéric» la plus entière confiance pour ce qui était de la direction de l'entreprise.

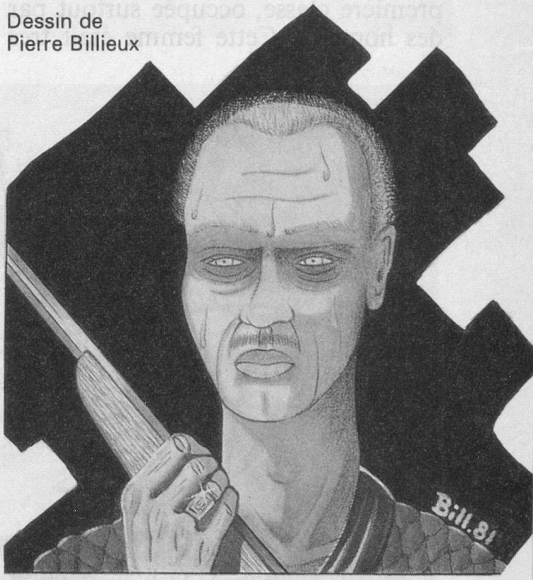
Les brillantes études commerciales de «Monsieur Frédéric» avaient été couronnées par un Doctorat ès sciences économiques entrepris en un temps record. Aussi l'économie constituait-elle véritablement le domaine d'élection du directeur général. Son hobby favori consistait à accompagner sa petite femme dans ses courses, afin de choisir avec elle produits et denrées, si possible de marques concurrentes, qu'une fois de retour chez lui, il comptait, pesait, mesurait, analysait, comparait, en vue d'améliorer constamment une politique d'achats domestiques qu'il envisageait sous le triple rapport — éminemment économique — du poids, de la qualité et du coût. De cette façon acquérait-il peu à peu le sentiment d'une réelle suprématie dans la compréhension des problèmes économiques dans ce qu'ils peuvent avoir de plus concret, de plus tangible.

Voilà pourquoi, pendant que d'autres gaspillaient leur temps à bavarder, à jouer aux cartes ou à regarder la télévision, «Monsieur Frédéric», dans sa cuisine-laboratoire, et souvent jusqu'à une heure avancée, triait, ouvrait, inventoriait boîtes de conserve et emballages, pour en déterminer la valeur intrinsèque. Par exemple: tant de tranches d'ananas pesant tel poids, pour telle quantité de jus (sucré artificiellement ou non) et pour tel prix. Il consignait les résultats ainsi obtenus dans de véritables rapports d'expérience, dûment datés et classés. Aussi le secteur de l'alimentation n'eut-il bientôt pour «Monsieur Frédéric» plus aucun secret. Cette connaissance parfaite de la substance intime dont se nourrit l'homme lui conférait une sorte de confiance en l'existence, confiance fondée sur la certitude de savoir ce qu'il fallait manger et boire pour être assuré d'avoir réalisé la meilleure économie possible.

Sa femme se félicitait de bénéficier des conseils et de l'expérience d'un mari aussi compétent. En fait, elle n'avait qu'à s'en remettre à lui en matière d'achats, ce qui lui procurait un profond sentiment de libération dans un domaine où habituellement les femmes ont souvent l'impression d'être les jouets du hasard et des machinations publicitaires. En vérité, lorsque l'étonnant couple — lui si grand, elle si menue — sortait d'une Grande Surface, «Monsieur Frédéric» tenant d'une main le bras de sa femme et portant de l'autre le lourd cabas empli de l'objet de ses futures investigations, il flottait sur ce visage l'espèce de sourire indicible que peuvent seules donner les certitudes d'essence spirituelle, et comme on n'en voit qu'aux grands initiés, aux martyrs et aux saints.

Véritablement supérieur et serein, oui, il faisait envie, «Monsieur Frédéric», le directeur général de chez L., au bras de sa petite femme. Il l'avait épousée des années auparavant, mais elle ne lui avait pas donné de descendant. Elle sortait beaucoup et les mauvaises langues prétendaient qu'on voyait souvent sa voiture au village voisin, garée devant l'antique atelier de R., industriel célibataire, inventeur et bricoleur de génie — d'autres diraient raté — dont elle avait été la maîtresse juste avant son mariage.

Mais bientôt une rumeur circula dans les vestiaires de la firme L.: Chaque matin, dès l'aube, alors que la petite cité sommeillait encore, «Monsieur Frédéric» gagnait en survêtement de gymnastique les gadoues municipales où il s'amusait à abattre à coups de flobert les rats qui y pullulaient. Gina, une ouvrière qui avait sa chambre chez une veuve, proche voisine du directeur général, raconta même qu'un matin, vers quatre heures, comme elle rentrait chez elle un peu tard pour avoir prolongé chez des compatriotes, elle fut surprise par les claquements inusités qui retentissaient dans l'air froid. Piquée par la curiosité, elle s'était alors cachée derrière le tronc d'un marronnier, et ce qu'elle vit bientôt la cloua sur place de stupeur et de dégoût: «Monsieur Frédéric», dissimulé derrière ses persiennes mi-closes, tirait sur les oiseaux à peine éveillés qui voletaient dans le jardin, sur la haie et entre les arbres! — «Monsieur Frédéric», le directeur général de chez L., massacrait sereinement rouges-queues, mésanges, pinsons, moineaux friquets, merles et merlettes.

P.S.

Dessin de
Pierre Billieux